

XYZ. La revue de la nouvelle

L'homme qui ne voulait pas vieillir

Monique Proulx



Number 23, August–Fall 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4066ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Proulx, M. (1990). L'homme qui ne voulait pas vieillir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (23), 13–22.

L'homme qui ne voulait pas vieillir Monique Proulx

Je ne sais pas encore que ce soir, je serai assis sur un banc du carré Saint-Louis, à côté d'un robineux qui puera sans que je m'en émeuve. D'ordinaire, les robineux et moi gardons des distances stratégiques; nous connaissons par cœur les rôles qu'on a écrits pour nous. Ils quêtent, je leur donne de l'argent: là s'interrompt notre scène. La distribution ne nous a jamais confié d'autres rôles; nous nous acquittons très bien de ceux-là.

Je ne sais pas que ce soir j'abandonnerai à un robineux la partie la moins monnayable de mon existence.

Pour le moment, je suis assis sur une chaise coussinée et le jour s'infiltré en force dans ce bureau qui est le mien, temporairement. Les objets sont temporaires, bien sûr, et les êtres. Mais c'est là une notion pisse-vinaigre qui empoisonne le goût du vin et des bonnes choses. Mieux vaut croire que ce bureau prêté par l'Université est définitivement le mien, comme est mienne cette section de la rue Saint-Denis que mon regard happe par la fenêtre, comme sont miens ces gens, toujours les mêmes, qui s'entassent dans les cubes vitrés de l'édifice d'en face.

Dans mon bureau, les murs sont presque nus. Sur l'un d'eux, cependant, il y a une photo représentant une fenêtre toscane, les volets à demi ouverts. Je sais que cette fenêtre est toscane car c'est moi qui l'ai photographiée, à Florence, dans une rue soleilleuse où je me trouvais par hasard, du temps où j'étais quelqu'un d'autre, quelqu'un d'ardent et de léger. En contre-plongée, le bois des persiennes se trouve traversé de courants roses, translucides, comme si la lumière venait de remettre au monde cette fenêtre, de lui dévoiler une âme crue et palpitante. Une silhouette se profile derrière les volets, immobile à l'orée de la lumière, perturbée par mon regard d'intrus sans doute, attendant que je m'éloigne pour recommencer à vivre, pour se pencher vers les giclements brillants de la rue. C'est peut-être un homme, peut-être une femme. Ce n'est peut-être ni l'un ni l'autre. L'on peut se perdre, dans cette

photo, si l'on n'y prend pas garde. Les jours de grande fatigue ou de puissant espoir, la silhouette est une femme qui me sourit avec enjouement et la brûlure du soleil devient perceptible.

Je laisse toujours la porte de mon bureau entrouverte, plus par claustrophobie que par disponibilité. Avant, les étudiants y affluaient et larguaient devant moi leurs questions sans réponse. Maintenant, la méfiance est généralisée. Les étudiants viennent encore, mais il ne se crée plus de remous pour remonter à la source première des choses. Ce n'est pas nécessairement leur faute, ni la mienne.

Quelqu'un frappe, en ce moment. Je reconnais le tambourinement feutré et la voix qui toussote par excès de discrétion. Il entre. Il s'assoit. Ce n'est pas un étudiant de ma classe. Celui-là est mon fils. On peut dire de lui, si l'on est honnête et objectif, que c'est un bon fils. Il me ressemble, en pire.

Chaque semaine, après ses cours d'économie, il vient s'asseoir quelques minutes dans mon bureau. Il a le sens du rite, depuis toujours, il sauvegarde les rites sans s'inquiéter des vides qui s'amoncellent dessous. Nous discutons avec mollesse d'actualités qui seront périmées dans trois jours. Nous fumons quelques-unes de mes cigarettes. Il dit des choses posées et raisonnables qui ont trait à sa vision du monde, de l'avenir. Les Faibles seront décimés, un jour, les Brillants siégeront à la droite du Pouvoir. Je sens son regard, tandis qu'il parle, je sens son regard qui inspecte le désordre de mon bureau et y débusque avec tristesse quelque tache malencontreuse, quelque entortillement malséant du fil téléphonique, quelque graffiti inepte sur des papiers officiels. Mon fils est un jeune homme très propre. Quand il s'en va, au bout d'une heure, je suis anéanti par sa propreté et sa vieillesse.

Aujourd'hui, il s'attarde devant moi comme s'il cherchait une formule appropriée. Il finit par m'avouer qu'il viendra à la maison ce soir, « pour l'occasion ». Il rougit. Il n'aime pas les anniversaires, surtout ceux de ses proches. Il craint les débordements qui contraignent à entrer dans le cœur mou des autres. Il ne se sent bien qu'en périphérie, là où les émotions ne se rendent pas.

Mon fils était un petit garçon sauvage. Ce n'est pas moi qui l'ai dompté.

Je cherche les coupables, depuis longtemps. Je traque les photos d'avant, sur lesquelles il a trois, huit, quinze ans. Il jubile, entre sa mère et moi, dans une salopette très sale. Il course à bicyclette. Il nage consciencieusement. Il mange des arachides. Il caresse un chaton. Et tandis que son enfance passe, sur des clichés racornis, quelque chose se désagrège sur son visage, une luciole s'éteint, soudain il ne sourit plus du tout, il a un regard précocement cassé tandis que nous continuons de rire, sa mère et moi, comme des inconscients. Je ne connais rien de plus douloureux à regarder que ces photos. Il faut pourtant les mettre côte à côte pour établir le rapport et les causes, pour interroger ce qui s'est passé dans les blancs. L'agresseur est caché dans les blancs, entre les photos.

Mon fils a une façon particulière de ne pas s'informer de moi. Il feint de me poser des questions en y intégrant d'avance les réponses, toutes prêtes et défendables: C'est vrai que tu n'as pas trop de travail en ce moment, je vois que tu t'es acheté une veste. Il serait navrant de le contredire. Il n'en demande pas tant. Il a inventé comme ça une foule de techniques devant lesquelles je m'émerveille, des manières subtiles de m'éviter sans jamais me prendre de front. Peut-être souffre-t-il de ne pas m'aimer autant qu'il le souhaiterait; peut-être s'astreint-il chaque semaine à venir s'asseoir ici, en forme d'expiation.

Il se lève, maintenant, la main tendue comme à un officiel. Dans quelques années, il aura ce même geste cérémonieux pour prendre congé de ses patrons ou de ses subalternes. Je garde un instant sa main dans la mienne afin de sentir quelque chose, un prolongement. Sa main est froide et un peu moite.

Je pourrais travailler, maintenant. L'Université me paie pour que j'investigue en dedans de moi-même et que j'en ramène des victuailles, neuves ou recyclées, que les étudiants becquetteront. C'est une entreprise nourricière qui devient de plus en plus hasardeuse: les aliments s'épuisent et surissent, la main du chef flageole en liant les ingrédients.

La voix d'un collègue me parvient du bureau mitoyen. J'aime entendre cette voix, immobile comme une chose, j'aime que cette voix m'envahisse quotidiennement pour me rappeler la stabilité du monde. Mon collègue a le même âge que moi, à peu de semaines près. Nous tentons d'enseigner la littérature, tous les deux, depuis presque vingt ans. La littérature se débat et continue de vivre entre nos théories stagnantes, nous n'avons pas encore trouvé un moyen de la clouer sur place. Même ceux qui sont morts n'en finissent plus de hurler dans leurs livres et leurs cris deviennent assourdissants avec le temps qui passe. Émile Nelligan, Malcolm Lowry, Italo Calvino.

J'ai beaucoup aimé la littérature.

Maintenant, mon collègue s'indigne au téléphone, j'entends son souffle se rauquéfier et se refermer sur les syllabes dans un chuintement de vipère, puis il rit, il rit très fort, pris tout entier par le charme de la dialectique. Nous jouons souvent tous les deux à nous indigner pour des causes qui en valent la peine, le Québec, la langue, le multiculturalisme menaçant, et cela nous apporte une sorte de répit heureux, un relent d'extrême jeunesse. La plupart du temps, notre indignation est factice, épuisée.

Lorsque mon collègue s'est attardé dans mon bureau la semaine dernière, pour une de nos discussions de parade, j'ai été saisi soudain par son visage comme par un masque étranger et loufoque, saisi par un détail dont l'impertinence m'a sur le coup fait rire. Le visage de mon collègue est envahi par une pilosité inquiétante. Les poils désertent peu à peu son crâne, mais se décuplent dans ses sourcils et émergent en broussaille de ses narines, de ses oreilles. Le même cocasserie insidieusement m'arrive. L'âge déplace les valeurs et les pilosités. Le ridicule ne nous tuera pas, mon collègue et moi, nous serons deux vieillards aux visages ravinés et chevelus, ployant sous une végétation triomphante.

La porte est restée entrebâillée. Une main de femme s'y glisse, sans frapper. Je ne peux rien faire d'autre que de regarder la propriétaire de cette main léviter victorieusement jusqu'à mon bureau. Elle s'assoit devant moi. La pièce se remplit de la chaleur

crâneuse de ses vingt-deux ans. Nous nous connaissons. Elle a fréquenté un de mes cours et une zone terriblement obscure de mes pensées, déjà. Cette fille est plus vorace que belle, mais le résultat est le même. Il ne s'est rien passé entre nous, rien.

Je lui ai arraché ses vêtements tandis qu'elle me regardait avec une fixité consentante, je l'ai regardée fixement tandis qu'elle arrachait elle-même ses vêtements, elle s'est enroulée à moi comme un feu qui lèche et annihile, j'ai effleuré les lieux sacrés de son corps et des chants d'apocalypse lui sourdaient de toutes les lèvres, le désir entre nous était un glaive qui ne donnerait jamais la mort, nous nous sommes pénétrés et ouverts jusqu'à la fissure ultime par où l'âme s'échappe, je n'ai jamais connu autant qu'avec elle l'abandon et le plaisir.

Tant de fois.

En pensée.

Elle se cale sur la chaise, elle fait semblant qu'elle y est parfaitement à l'aise. Elle me dit qu'elle sait que mon anniversaire est aujourd'hui, elle me dit de ne pas lui demander comment elle le sait. Elle sort de son sac un objet enveloppé dans du papier de soie, elle me le tend en silence. Ses yeux disent des choses insupportablement audacieuses. J'essaie d'éviter ses yeux. L'objet est un livre, une édition illustrée des poèmes de Nelligan. Je ne lis pas ce qu'elle a écrit sur la page de garde, pas tout de suite.

La rondeur des commencements se tient encore dans ses joues, sur ses mains agitées par une vivacité perpétuelle, aux commissures de sa bouche qui ne sait rien de l'amertume. Elle n'est sortie de l'enfance qu'à peine et elle a en même temps une séduction millénaire, une façon de regarder les hommes comme des biens accessibles. Les jeunes femmes de ce temps sont des guerrières redoutables.

Il ne s'est rien passé, toutes ces fois où son regard m'a signifié que nous étions seuls. Une fois, dans mon bureau, nos mains se sont touchées et j'ai rougi comme si elle était nue devant moi, et elle m'a regardé comme si elle souhaitait se trouver nue devant moi. La suite n'a continué de se passer que dans ma tête, là où on se fabrique des images pour éviter de les vivre.

Elle a écrit sur la page de garde: Je vous invite chez moi entre cinq heures et sept heures, ou plus tard, ou cette nuit, ou quand vous préférerez. Bon anniversaire.

Je n'ai jamais couché avec mes étudiantes. J'aimerais m'être abstenu tout ce temps par grandeur d'âme, par fidélité viscérale, par sublimation. J'aimerais ressembler à l'homme qu'elles voient en moi, ces jeunes femmes qui s'offrent et qui exigent, j'aimerais que cette solidité qui les émeut chez moi soit plus qu'un mirage angoissant.

Je lui dis que je n'irai pas. Ni ce soir, ni plus tard. Elle me laisse une dernière chance avant de sortir, sa main qu'elle abandonne, désabusée, sur mon bureau et qu'il suffirait de toucher pour conjurer les regrets à venir. Bien sûr, je ne la touche pas.

Maintenant qu'elle est partie, je vois que le jour est en perte de vitesse, je sens que l'air est redevenu respirable. Il faut ranger ce livre loin dans la bibliothèque avec ceux qui sont lus, arracher peut-être la page de garde. Plein d'autres vies vertigineuses ont circulé comme ça entre mes allées et venues dérisoires, j'ai toujours fait semblant de ne pas les voir, par terreur. Un jour, il n'y aura plus d'inquiétude à avoir, plus d'alternative, un jour ma vie se présentera comme la seule possible.

Le téléphone va sonner dans quelques instants. Il est rassurant de connaître à l'avance certaines choses, de posséder un minimum de préhension sur la réalité immédiate. Le soleil ce soir se couchera à 5 h 45. Ma femme me téléphonera dans quelques instants. La fenêtre toscane, au-dessus du téléphone, a été photographiée un jour de mai, dans un état d'inconcevable disponibilité, alors que je m'aventurais dans l'inconnu sans le moindre masque protecteur, si jeune et imbécile. Il ne me serait plus possible, maintenant, de la photographier.

Le téléphone sonne. La voix de ma femme au téléphone est d'une incroyable fraîcheur, comme un mensonge perpétuel. Nous avons évité de nous marier, ma femme et moi, pour échapper à l'engluement institutionnalisé. Voilà vingt-trois ans que nous ne sommes pas mariés. Je dis toujours « ma femme », parce que les mots

pour décrire les rapports entre conjoints grisonnants n'abondent pas, même en français.

Il n'y a rien à déplorer au sujet de ma femme. Ma femme appartient à un tout qui me faisait frémir, il y a quelques années. Émoi, désir et rage, larmes de passion, levée de boucliers toutes causes confondues, Québec et Salvador, condition des prisonniers et bien-être de ma bien-aimée. Frémir de jeunesse.

Ma femme a gardé la voix des élans d'origine, lorsque nous étions incandescents et amoureux et talonnés par une soif essentielle. Il est toujours étonnant d'entendre cette même voix commenter la hausse des taux d'intérêts.

Elle me parle de mon anniversaire comme d'une agacerie qui perturbe le lisse de sa journée. Que préfères-tu, manger au restaurant ou à la maison, seul avec notre fils ou en équipée de groupe?... Un manteau neuf te convient-il comme présent?... À quelle heure penses-tu rentrer?...

Nous aurions pu recommencer, tous les deux ailleurs; les gens recommencent à aimer sans arrêt autour de nous. Tant d'énergie investie à s'étreindre et à se délaissier, à apprivoiser puis à se lasser de connaître. Une autre femme aurait eu des gestes différents pour se coiffer, des inflexions plus aiguës dans le rire, une façon de toucher plus caressante ou plus brutale, des ambitions obscures, démesurées, les cheveux roux, noirs, jaunes, crépelés... Une autre femme ne serait plus nouvelle, dans quelque temps.

Ma femme dit que le premier ministre nous conduit droit au désastre économique. Ma femme dit qu'il a neigé à San Diego. C'est de tout cela que le calme est fait, de cet enchaînement de menues certitudes qui cimentent le chemin devant nous: autrement, comment marcher sans trébucher, comment ne pas être avalé par l'horizon? Nous nous aidons, ma femme et moi, à ne pas basculer dans l'inconnu.

Je suis dehors, maintenant. Dehors, il fait déjà plus incertain. C'est la faute de cette foule anarchique, un éparpillement d'identités contradictoires qui déambulent sans harmonie, sans but commun. Des étudiants me saluent au passage. Mais quelques pas plus loin je n'existe presque plus, la rue mange les universitaires et les mélange à n'importe qui, analphabètes et sans-abri.

Je monte la rue Saint-Denis avec une lenteur de cardiaque, ou de clochard. Il y a beaucoup de clochards, rue Saint-Denis. De robineux. De sans-abri. Les mots pour les nommer commencent à foisonner tant ils se font envahissants et ostensibles, nouvelle minorité visible gangrenant rapidement la métropole. Les robineux sont laids. Ils puent. Ils nous regardent dans les yeux comme si nous étions responsables de ce qui leur arrive.

L'un d'eux farfouille du pied près d'un parcomètre, en quête de monnaie tombée. Il va comme ça d'un parcomètre à l'autre sans se presser, comme un promeneur du dimanche, comme un impie s'adonnant mollement au chemin de croix. Les regards des passants décrivent une curieuse courbe ascendante en arrivant près de lui. Mais rien ne semble l'incommoder; il est revenu de tout cela, de l'indifférence comme de la curiosité.

En passant près de lui, je laisse choir un vingt-cinq sous, comme par inadvertance. Il pose immédiatement son pied dessus. Je reste immobile plus loin, près d'un autre parcomètre, à l'observer. Le vingt-cinq sous a disparu dans sa poche. Il louvoie dans ma direction, en échappant des marmonnements souterrains. Lorsque je suis à portée de son regard, je laisse tomber de nouveau une pièce, avec une sorte d'emphase. Il la voit. Il me regarde. Ses yeux n'ont plus de coloration particulière, sauf aux endroits où le sang s'est ramassé. Je m'éloigne, je m'arrête au parcomètre suivant. Il n'existe pas de nom pour ce jeu que je viens d'inventer, pas de nom avouable.

Maintenant nous sommes immobiles chacun devant un parcomètre, aux aguets l'un de l'autre tandis que la horde en branle décrit sur le trottoir des boucles agressives pour nous éviter. Les êtres stationnaires sont suspects. Je jette un billet de deux dollars par terre, en le regardant dans les yeux. Il ne comprend pas. Il accepte de ne pas comprendre. Il ramasse le billet en me fixant d'un œil hypnotisé. Il me suit ainsi de parcomètre en parcomètre, vieux Petit Poucet chambranlant sous l'effort et l'ahurissement. Nous montons lentement la rue Saint-Denis. Ce sont des billets de cinq et de dix dollars que je laisse choir, maintenant. Chaque fois que je me retourne, il se tient derrière moi à distance respectueuse. Il me regarde. Personne ne m'a jamais regardé de cette façon, avec autant d'espoir.

Nous voilà près du carré Saint-Louis. J'oblique vers le parc, je m'enfonce loin des belvédères, dans le petit bistre du soir. Je cherche un banc qui m'attendrait dans l'obscurité. Il n'y a d'obscurité nulle part.

Je m'assois. Il reste debout, légèrement en retrait, il se balance d'une jambe à l'autre pour répartir équitablement la fatigue. Il attend la suite, désarçonné et patient, il souhaite qu'il y ait une suite. Son visage est tendu vers moi, allumé par le désir. En ce moment, je donnerais n'importe quoi pour que quelqu'un ou quelque chose détienne un peu de ce pouvoir sur moi, pouvoir d'effriter le plâtre qui scelle loin en dedans les vieux désirs extravagants. En ce moment, ma femme et mon fils débouchent une bouteille de Bruno Paillard et ne s'inquiètent pas encore.

Il s'assoit au bout du banc. C'est un robineux ordinaire, gaspillé par l'alcool. Âge indéterminé, vie de toute façon crépusculaire. Je lui remets le contenu de mon portefeuille, le peu qui reste. Je lui donne le portefeuille lui-même, les clés de ma voiture, ma montre, ma serviette, ma cravate de cuir, mes gants fourrés d'agneau, mon alliance. Il s'empare de tout au fur et à mesure avec une frénésie silencieuse, paniqué à l'idée que ma folie puisse s'interrompre subitement, avant qu'il en ait tiré le maximum.

Je lui donnerais davantage, je lui donnerais tout ce que je suis et ce qui pèse sur moi si ces choses-là pouvaient se déplanter.

En ce moment, ma femme et mon fils sirotent du Bruno Paillard et consultent leur montre.

Je lui demande à boire. Il me tend un flasque de gin, il m'appelle son frère. Nous trinquons. Nous restons longtemps côte à côte, apprivoisés, à comparer nos blessures. Il rit, je ris avec lui puis je pleure et il pleure avec moi. Frère.

C'est en levant les yeux que je vois la fenêtre. Il s'agit d'une fenêtre lambrissée, à motifs toscans, dont les volets sont à demi ouverts et qui me regarde en pleine face, tel un souvenir vigoureux. La lumière de la rue Laval effleure les persiennes et les traverse de courants roses, translucides. Et exactement comme sur ma photo florentine, une silhouette se profile derrière les volets, immobile à l'orée de la lumière. La silhouette s'anime, se penche à l'extérieur de la fenêtre, vers la rue. Je me lève, je reconnais Nelligan dans sa

chemise à col d'un autre âge, l'âge du passé et de la jeunesse délirante. Il me dévisage avec une connivence pathétique et semble me crier quelque chose, mais quoi?... Quoi?...

XYZ

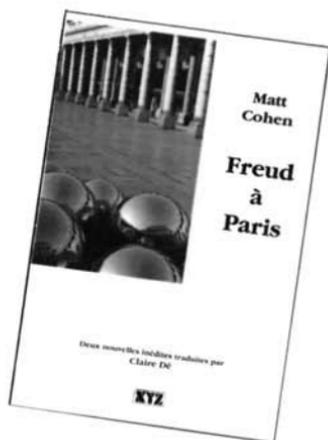
« En traduction »



deux nouvelles inédites
traduites par Claire Dé

Matt Cohen

*Freud
à
Paris*



96 p., 12,95 \$

— Quand j'étais jeune fille, je voulais être Elizabeth Taylor, mais ensuite j'ai découvert Richard Burton.

— Et c'est alors que vous avez voulu devenir ce dernier?

— Non, je veux dire que j'ai découvert qu'il la détruisait.

— Dans vos sculptures, on dirait que vos figures ne font pas simplement l'amour, mais aussi qu'elles se battent pour atteindre une certaine suprématie. Est-ce votre vision seulement de Richard et d'Elizabeth ou des relations sexuelles en général?

— Seigneur, on ne vous appelle pas Freud pour rien.